

La raison pour laquelle la tête du capitaine de police Mokrane Méguelati, de l'antenne régionale de la Direction générale de la Sécurité intérieure, vient d'exploser sous l'effet d'une balle de calibre 12, sortie à une vitesse initiale de 380 mètres par seconde du canon de 51 cm d'un fusil à pompe Taurus, fusil lui-même tenu par le brigadier Richard Garcia, policier municipal, est sans doute à chercher dans des désordres géopolitiques bien éloignés de la banlieue caniculaire qui surplombe cette grande ville portuaire de l'Ouest, connue pour son taux de chômage aberrant, ses chantiers navals agonisants et sa

reconstruction élégamment stalinienne après les bombardements alliés de 1944.

Il n'empêche, il y a maintenant beaucoup de cervelle sur l'asphalte nocturne de la rue pentue, rebaptisée Jean-Pierre Stirbois par la toute nouvelle mairie du Bloc Patriotique mais que nombre d'habitants, indifférents à l'ordre nouveau, s'obstinent à appeler de son ancien nom, rue Émile-Pouget.

– Tu vois bien, Cindy, que je n'ai pas pu faire autrement ! C'est tout de même un bougnoule qui courait vers nous avec une arme en faisant de grands signes, non ? Et qu'on venait d'être appelés pour une fusillade aux 800 ! Tu les as vus, les grands signes du bougnoule, non ? On avait le droit de tirer, non ? s'inquiète le brigadier Richard Garcia.

Cindy Lefèvre soupire de soulagement malgré le cadavre de Mokrane Méguelati et l'odeur de transpiration de Richard Garcia. C'est que Cindy Lefèvre a tout de même

eu peur en voyant débouler à quelques dizaines de mètres devant eux, agitant les bras, brandissant un flingue, un Arabe plutôt beau gosse si l'on en jugeait par son reflet dans les phares du 4×4 Dacia Duster siglé « Police Municipale » qu'elle conduisait car le brigadier Richard Garcia, qui d'habitude ne laisserait jamais le volant à une gonzesse, a des problèmes conjugaux et passe son temps à parler à sa femme ou à textoter avec elle sur son téléphone portable.

Cindy Lefèvre soupire également de lassitude.

Il y a déjà cinq ans que Cindy Lefèvre est policière municipale pour gagner sa croûte pendant qu'elle continue à suivre des études de droit en espérant passer un concours de la police nationale de catégorie A. Mais bon, le temps passe, Cindy Lefèvre est souvent crevée et a déjà raté le concours d'officier de police, deux fois. En plus, depuis que la

mairie est passée au Bloc Patriotique, ils ont embauché pour leur politique sécuritaire des types comme Richard Garcia, anciens militaires dont l'armée ne voulait plus mais qui sont cousins ou beaux-frères d'un élu ou d'un obligé de l'équipe municipale. Des boulets, des abrutis, même pas méchants, enfin pas forcément, mais très cons tout de même, à l'image de Richard Garcia qui s'est précipité quand le Central a annoncé une fusillade aux 800, « histoire d'aider les copains de la BAC » alors que les « copains de la BAC » prennent le brigadier Richard Garcia pour un idiot pesant et un fayot qui piétine leurs plates-bandes.

Des lumières, déjà, s'allument un peu partout dans la rue Jean-Pierre Stirbois (ex-rue Émile-Pouget). C'est un quartier de petits retraités angoissés et moyens pauvres qui vivent dans des pavillons décatis, juste à quelques centaines de mètres en dessous

des Tours des 800, cité de triste réputation, genre de réserve indienne de jeunes indigènes drogués, de radicalisés psychopathes, d'allocataires des minima sociaux, de femmes enturbannées, de putatifs égorgeurs de prêtres, de candidats mitrailleurs de salles de concerts ou de futurs massacreurs en camion de 19 tonnes, un soir de fête nationale, sur une promenade de bord de mer.

Il est 0 h 40, note mentalement Cindy Lefèvre.

Le brigadier Richard Garcia essaie de se rappeler en vain la procédure à suivre. Entre ses déboires conjugaux, les deux douilles éjectées de son fusil à pompe Taurus tactique ST12 qui témoignent qu'il a bien tiré mais a loupé sa cible une première fois et le cadavre du bougnoule qui n'a plus de visage vers lequel s'avance prudemment Cindy Lefèvre, un PA Unique 7,65 à la main, le brigadier Richard Garcia est un peu perdu : à l'armée,

il était dans le Train, pas dans les forces spéciales comme il aime à le laisser accroire à « ses copains de la BAC », contre toute vraisemblance.

Le brigadier Richard Garcia, qui se vit ces temps-ci comme un défenseur de l'Occident contre le Grand Remplacement car il lit Renaud Camus sur des sites spécialisés, devrait être content d'avoir tué un Arabe armé, probablement un terroriste islamogauchiste.

En fait, le brigadier Richard Garcia se sent surtout un peu emmerdé, vaguement écœuré même, par ce qu'il voit du visage déchiqueté du cadavre éclairé par les phares du Duster. Le brigadier Richard Garcia essaie d'oraliser ses angoisses comme le lui a recommandé la psychologue qu'il consulte hebdomadairement à la demande de sa femme.

– Je suis un peu emmerdé et vaguement écœuré, dit-il à haute voix dans la nuit chaude qui sent le sel et le pétrole, une odeur venue

des terminaux de la grande ville portuaire en contrebas.

– Qu'est-ce que tu marmottes ? demande Cindy Lefèvre penchée maintenant sur le corps de l'Arabe sans visage.

Le brigadier Richard Garcia ne sait pas trop si Cindy Lefèvre a bien le droit de tripoter le corps du terroriste putatif décédé avant que des spécialistes n'arrivent. Mais Cindy Lefèvre doit savoir ce qu'elle fait.

Après tout, Cindy Lefèvre passe des concours.

– Qu'est-ce qui se passe ? Il y a eu des coups de feu, non ? interpelle soudain la voix d'un retraité obsidional depuis la lucarne d'un pavillon en meulière.

– Restez chez vous, c'est plus prudent, monsieur ! ordonne le brigadier Richard Garcia, d'un ton qu'il voudrait mâle mais qui dérape dérisoirement vers les aigus de l'anxiété.

– C'est encore un coup des 800 ? De l'État Islamique ? De la CGT ? insiste l'obsidional cacochyme du 424 de la rue Jean-Pierre Stirbois (ex-rue Émile-Pouget).

Le brigadier Richard Garcia ne répond pas. Le brigadier Richard Garcia regarde Cindy Lefèvre à genoux près du corps. Le brigadier Richard Garcia admire le boule un peu fort de Cindy Lefèvre moulé dans le pantalon de treillis bleu marine. Un boule un peu fort, certes, mais tout à fait comme le brigadier Richard Garcia les aime. Le brigadier Richard Garcia bandouille vaguement, sa femme lui refuse sa couche depuis des mois et Cindy Lefèvre, outre son plantureux derrière, n'est pas mal et même, elle a de la conversation.

Alors le brigadier Richard Garcia s'imagine s'approchant d'elle dans la nuit et la fourrant au-dessus du bougnoule mort sous l'œil concupiscent du retraité obsidional, tout ça dans la lumière des phares du Duster, avec

vue sur la ville portuaire illuminée qui sent le sel et le pétrole. Parfois, Richard Garcia a des idées de mise en scène presque pasoliniennes.

Le brigadier Richard Garcia bande franchement maintenant mais son érection ainsi que la vision rêvée des fesses généreuses, blanches et offertes de Cindy Lefèvre dans la nuit disparaissent brutalement quand Cindy Lefèvre se redresse et dit en se tournant vers lui :

– Richard, je crois bien que t’as buté un flic.

* * *

Ici, il est temps de dire à notre lecteur qu’il ne reverra plus le brigadier Richard Garcia ni l’agent Cindy Lefèvre. Ils n’auront joué qu’un rôle somme toute secondaire dans cette histoire et n’auront été présents que pour préciser l’époque, le lieu, et

l'atmosphère de violence qui préside par ici.

Si vraiment vous y teniez, un narrateur omniscient pourrait vous indiquer que Cindy Lefèvre, dans les années qui viendront, lasse de rater le concours d'officier de police, quittera la ville portuaire après avoir épousé un médecin généraliste de dix ans son cadet qui partira s'installer avec elle dans le Gers. Cindy Lefèvre publiera deux recueils de poèmes chez Gallimard dans les années 2020 qui auront un succès d'estime auprès des amateurs.

Le brigadier Richard Garcia, lui, ne connaîtra pas de réels ennuis judiciaires après avoir allumé le capitaine Mokrane Méguelati. Néanmoins, la municipalité du Bloc Patriotique, soucieuse de se respectabiliser, fera démissionner le brigadier Richard Garcia de la police municipale quelques mois plus tard. Sa femme le quittera. Le brigadier Richard

Garcia deviendra vigile au Blue Note, une des boîtes du port, dans le quartier branché des anciens arsenaux. Lors d'une soirée étudiante, le vigile Richard Garcia rencontrera une fille en mastère de droit international qu'il aura au préalable sauvée d'un viol imminent par des condisciples d'école de commerce avinés, à la sexualité formatée depuis leur plus jeune âge par You Porn et Tukif. Richard Garcia leur cassera méchamment la gueule et rhabillera la fille aux lèvres en sang, déjà, qui rampait en pleurant entre deux containers d'ordures.

La fille, tombée amoureuse contre toute logique de classe, changera complètement le vigile divorcé Richard Garcia. Richard Garcia perdra vingt kilos et ses idées d'extrême droite. Il suivra son nouvel amour, devenue avocate spécialisée dans le droit des ONG, à travers le monde pour des missions humanitaires diverses. Aux dernières nouvelles, Richard Garcia aiderait à la logistique dans

un camp de transit pour migrants, à Idoméni, en Macédoine grecque.

En revanche, il n'est pas inutile pour notre histoire de savoir ce que le capitaine de la DGSI Mokrane Méguelati faisait du côté de la cité des 800, un soir de juin tendre comme les premiers émois dans une chanson de Charles Trenet, avant de prendre en pleine face une balle de calibre 12 et d'être décoré à titre posthume de la Légion d'honneur par le préfet de région et le ministre de l'Intérieur, lors d'une émouvante cérémonie où sera lu un message du président de la République, absent pour cause de voyage officiel dans une monarchie pétrolière.

* * *

La raison pour laquelle le capitaine Mokrane Méguelati de l'antenne régionale de la DGSI allait ce soir-là à un rendez-vous

avec un indic est sans doute aussi à chercher dans des désordres géopolitiques lointains mais surtout dans la manière dont ils ont été importés chez nous en général et dans cette grande ville portuaire de l'Ouest en particulier.

Chacun a sa petite idée sur le pourquoi du comment. Le capitaine Mokrane Méguelati a aussi sa petite idée sur la question même si on la lui demande rarement, sa petite idée, ce qui est étonnant car le capitaine Mokrane Méguelati est tout de même d'origine arabe, musulman (non pratiquant, certes, mais musulman) et en première ligne de ce qu'il est convenu d'appeler la guerre contre le terrorisme.

Non, on ne lui demande jamais son avis, pense-t-il, en garant au bas de la colline Saint-François sa voiture personnelle, une Volvo S 40 avec des jouets de petites filles sur le siège arrière et une main de Fatma pendue

au rétroviseur. On ne lui demande jamais son avis mais implicitement, après chaque attentat, on lui demande des comptes.

Pas ses collègues de la DGSI mais pas mal de têtes de mort de journalistes ou de politiques qui font l'opinion et qui poussent de hauts cris parce que les musulmans de France ne manifestent pas en masse pour désavouer les carnages islamistes.

Mais, bande de sinistres abrutis, pense Mokrane Méguelati en vérifiant l'approvisionnement de son Glock 41 chambré en .45 ACP, les musulmans de France, quand ils ne sont pas parmi les victimes, ils n'ont pas forcément le temps de manifester : ils sont parmi les blessés, le personnel soignant qui s'occupe des blessés, ils sont parmi les profs qui essaient d'expliquer le lendemain aux mêmes en face d'eux ce qui s'est passé, parmi les femmes de ménage qui épongent le sang du jour d'après ou parmi les maquilleuses qui vous refont vos

sales gueules avant que vous alliez pérorer sur les chaînes d'infos continues. Ils sont même parmi les flics qui traquent les terroristes et à l'occasion y laissent leur peau.

Ce qui explique, par exemple, pour l'heure, que Mokrane Méguelati ait rendez-vous avec son indic Abdul Slimane dans un incertain bistrot où ils n'ont pas leurs habitudes et qui se trouve perdu dans le lacinis de petites rues et de restes de fortins militaires Vauban sur le versant sud de la cité des 800, côté colline Saint-François, si vous voyez.

Le capitaine Mokrane Méguelati n'a pas trop aimé le ton d'Abdul Slimane, plutôt paniqué quand il a appelé vers 23 h 30. Le capitaine Mokrane Méguelati venait de rentrer dans sa maison de Sainte-Marguerite, face à la mer, dans un coin résidentiel assez chic de la ville portuaire. Le capitaine Mokrane Méguelati en a pour quarante ans de crédit et encore, sa femme Fadila travaille comme

cadre dans une banque et a obtenu des facilités. Mais cela vaut le coup d'élever ses deux filles devant un horizon ouvert, iodé et calme, à côté de voisins qui sont aisés, catholiques tolérants, généralement de centre-droit et font semblant d'oublier que le capitaine Mokrane Méguelati, son épouse Fadila et leurs deux filles Warda et Juliette sont un peu arabes quand même. Et puis, surtout, il y a le bruit de la mer sur les galets qui apaise la famille Méguelati et provoque des méditations vaguement baudelairiennes, notamment certains soirs d'été.

– Bar de l'Amitié, à minuit, Mokrane. Il faut que tu fasses fissa, a dit Abdul

– Pourquoi tu ne descends pas vers le centre comme d'habitude ?

– Parce qu'ils ont des doutes, Mokrane, j'en suis sûr ! Je préfère rester dans le quartier. Je suis tombé sur un truc énorme. Si je me tire dans le centre ce soir, les barbus vont le

savoir et je me ferai taillader. Je dois pouvoir répondre présent dans les dix minutes s'ils m'appellent.

– T'es tombé sur quoi ?

– Je te dirai rien au téléphone, Mokrane. Je suis peut-être écouté, t'es peut-être écouté, on est peut-être tous écoutés et pas par ceux qu'on croit. Si ça se trouve tes collègues t'écoutent, les barbus écoutent tes collègues et je...

– Abdul ?

– Oui ?

– Abdul, tu veux bien te calmer ?

Avec Abdul Slimane, il est toujours difficile de faire la part entre la paranoïa et la lucidité, étant donné qu'il se nourrit essentiellement de beaucoup de cocaïne et d'un peu d'houmous maternel. En plus, Abdul Slimane pouvait très bien avoir raison. Au bout de dix ans dans divers services du renseignement territorial, le capitaine Mokrane Méguelati a compris que

l'antiterrorisme a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Le capitaine Mokrane Méguelati n'est pas tellement fier de la manière dont il a transformé Abdul en indic deux ans plus tôt mais enfin, foskifo, à la guerre comme à la guerre, puisqu'il paraît que c'en est une, de guerre.

Abdul était dans le viseur des services concernés dès janvier 2015. Un frère en Syrie, deux sœurs emburkinées et lui, à faire ami-ami avec l'imam salafiste de la mosquée de la rue Aristote, aux 800. Seulement, les données de connexion d'Abdul avaient révélé qu'il passait plus souvent son temps sur des sites gays hardcore que sur des sites djihadistes, hardcore aussi, mais dans un autre genre.

Le capitaine Mokrane Méguelati en avait fait part à son chef de groupe et avait récolté des « Mouais. Peut-être. Va savoir. Tout le monde s'en fout s'il est pédé, non ? C'est un

quatrième couteau, ce Slimane. Tu veux te le faire ou quoi ? Vous les Arabes, vous êtes tous un peu gays, non ? Te vexe pas Mokrane, merde, je déconne ! OK, c'est toi qui vois, mais bon. »

Le capitaine Mokrane Méguelati avait suivi Abdul à l'instinct. Le capitaine Mokrane Méguelati avait découvert qu'Abdul faisait à l'occasion le petit télégraphiste de l'imam de la mosquée Aristote pour d'autres imans suspects de la région parisienne. Une fois qu'Abdul Slimane les avait rencontrés et parlé avec eux, sans que les équipes de surveillance sur place arrivent à saisir le contenu des conversations avec leurs micros directionnels, Abdul Slimane repartait vers la gare Saint-Lazare. Les collègues des équipes de surveillance avaient une mine désolée et proposaient au capitaine Mokrane Méguelati d'aller casser une croûte avec eux. Il prendrait un train plus tard, non ? Et le plat du jour

chez Germaine, à la Dalle d'Argenteuil, valait la peine :

– C'est pas un petit salé, dis, aujourd'hui, Lolo ?

– Je crois bien.

Parfois le capitaine Mokrane Méguelati acceptait et mangeait un petit salé que lui interdisait une religion dont il se foutait, et même, le capitaine Mokrane Méguelati avait tendance à trouver ça meilleur quand c'était *haram*, accompagné d'un côtes-du-rhône soufflé mais comaque quand même. Parfois, le capitaine Mokrane Méguelati préférait repartir pour filocher Abdul qui allait bien finir par craquer, avec sa sexualité vécue honteusement.

Cela avait été enfin le cas, un soir, avant le dernier train pour la grande ville portuaire de l'Ouest, près de la gare Saint-Lazare, rue de Budapest, à la sortie d'un sauna en face duquel avait planqué le capitaine Mokrane

Méguelati, assis derrière un Vittel. Première rafale de photos avec le smartphone mais guère convaincante. Puis Abdul Slimane, sans doute échauffé, avait commis une imprudence regrettable et taillé une plume à un cadre moyen qui était sorti du sauna avec lui dans le boyau puant d'une porte cochère.

Une autre rafale de photos, beaucoup plus pertinentes. Abdul Slimane, surpris, s'était relevé, un couteau en main, mais s'était calmé à la vue du Glock 41 et de la carte de police. Le cadre moyen n'avait pas eu le temps de jouer dans la bouche du jeune en voie de radicalisation mais il avait été trop heureux de se rajuster, de courir vers la gare sur un signe de tête du capitaine Mokrane Méguelati, à la mutité inquiétante, et d'attraper son RER pour Le Chesnay afin d'oublier tout ça en regardant un reportage anxiogène sur TF1.

Le marché avait été mis en main à Abdul Slimane dans un wagon de seconde vers

la ville portuaire: « Maintenant, mon petit Slimane, tu travailles pour moi ou je balance ton art du pompier sur les réseaux sociaux. Ne me dis pas que je n'ai pas le droit, j'ai tous les droits puisque je suis de l'antiterrorisme et que l'antiterrorisme a tous les droits. Fallait pas attaquer la démocratie, Slimane, après elle est tout de suite moins démocratique. C'est ballot. Je sais que tu es un sous-fifre mais tu peux entendre des choses en tant que petit télégraphiste, d'autant plus que tu passes ton temps à la mosquée Aristote alors que tu n'es qu'un petit pédé camé au fond mais bon, ce sont tes affaires. »

Le capitaine Mokrane Méguelati avait quinze ans le 11 septembre 2001. Son père épicier faisait Arabe du coin dans une villedortoir en Île-de-France où il vendait des pâtes ou du lait aux salariés qui n'avaient pas eu le temps de passer au supermarché après trois heures dans des transports divers

et vétustes. Il lui avait dit : « Mokrane, mon fils, t'as intérêt à bien travailler à l'école parce que ça ne va pas être facile pour nous dans les années qui viennent. » Mokrane Méguelati avait regardé en boucle sur la petite télé de l'épicerie les tours jumelles s'écraser, il n'avait pas osé avouer qu'il était saisi par la beauté plastique de l'événement, supérieure à n'importe quel film catastrophe. Mais il avait compris ce que voulait dire son père et il était devenu flic avec l'idée romanesque de protéger sa communauté des amalgames qui ne manqueraient pas de survenir dans des temps prochains.

Et son combat, en ce joli soir interminable de juin, amène ainsi, près de vingt ans plus tard, le capitaine Mokrane Méguelati à entrer dans la lumière pauvre du bar de l'Amitié au décor anachronique et émouvant : il y a même un baby-foot. Depuis combien de temps, se demande le capitaine Mokrane

Méguelati, n'ai-je pas joué au baby-foot ? C'est effrayant tout de même ce que le temps passe, le baby-foot, c'était la France d'avant, l'enfance, une clarté douce sur toutes les choses, un goût de Malabar et papa avec son crayon derrière l'oreille. Merde, comment on en est arrivé là ? Mais je ne suis pas là pour penser à tout ça.

Dans le bar, il n'y a que le patron, un Tunisien obèse, et le filiforme Abdul Slimane, en sueur, les pupilles dilatées, assis derrière une bière sans alcool à la table la plus reculée. Cela pourrait très bien être un guet-apens, chuchote à l'oreille du capitaine Mokrane Méguelati son sixième sens de flic intuitif.

Et, de fait, c'en est un.

Ce branque d'Abdul a été suivi. Deux types barbus en djellaba entrent. Ce ne sont pas trop les djellabas qui chagrinent le capitaine Mokrane Méguelati. Après tout, il lui arrive d'en mettre avec Fadila et les filles, le

dimanche, pour regarder la mer depuis leur salon de Sainte-Marguerite, c'est confortable. Non, ce qui chagrine le capitaine Mokrane Méguelati, ce sont les deux kalachnikovs que les barbus braquent dans le trocson.

– Merde ! dit le capitaine Mokrane Méguelati qui est pourtant peu coutumier des gros mots.

– Non ! hurle Abdul Slimane qui fait sous lui.

– Weld el kahba ! braille l'obèse bistrot tune.

Le capitaine Mokrane Méguelati n'hésite pas trop. Le capitaine Mokrane Méguelati sort son Glock 41 en renversant une table derrière laquelle il se planque, aussitôt déchiquetée par une rafale de kalachnikov.

Le capitaine Mokrane Méguelati riposte à l'aveugle et vide la moitié de son chargeur pendant que d'autres rafales de kalach transforment le bar de l'Amitié en avant-poste de

Mossoul, d'Alep ou de Kobané, enfin vous voyez, un de ces endroits où l'Occident chrétien fait courageusement barrage à la barbarie islamiste comme dirait par exemple le nouveau maire du Bloc Patriotique avant de supprimer l'accès aux crèches pour les enfants de chômeurs.

Le silence revient.

Le capitaine Mokrane Méguelati regarde prudemment au-dessus de la table en formica rouge pleine d'impacts de 7,62 mm, ce qui pourrait faire une œuvre intéressante pour une exposition d'art contemporain dans le Centre culturel de la ville qui vient de se voir sucrer ses subventions.

Les deux barbus sont assez salement touchés et rampent dans des bris de vitrine. Le capitaine Mokrane Méguelati se redresse complètement. Le capitaine Mokrane Méguelati les achève parce que quand même, il ne faut pas exagérer, une balle dans la nuque

pour le premier, une balle dans le front pour le second.

Pour le reste, le Tune est mort, repoussé au milieu des bouteilles brisées de ces apéritifs désuets que l'on ne trouve plus que dans les débits de boissons excentrés. Quant à Abdul Slimane, il est assis sur le sol, dans une odeur de sang et de merde. Abdul Slimane dit juste, le regard absent :

- Ils vont passer à l'action demain.
- Où ?
- En ville, je crois.
- Où en ville ?
- J'en sais rien. Ils ont dit que ça allait surprendre. Appelle une ambulance, je vais crever.

Ce qui incommode essentiellement le capitaine Mokrane Méguelati, c'est l'odeur de caca d'Abdul Slimane. Ça l'empêche de se concentrer. Le capitaine Mokrane Méguelati pense aux embruns salés de Sainte-Marguerite,

aux jouets de ses filles sur le siège arrière de la Volvo S 40 garée à quelques rues.

Le capitaine Mokrane Méguelati envoie un texto codé sur un numéro d'urgence. Si ça a lieu demain, il faut tout mettre en branle maintenant. On donnera les détails après.

Le capitaine Mokrane Méguelati s'éloigne un peu, autant pour échapper aux vapeurs excrémentielles de son indic mourant que pour surveiller les alentours du bar détruit.

Le capitaine Mokrane Méguelati fait bien.

Une deuxième équipe.

Il y a une deuxième équipe.

Une BMW série 1 marron glacé, les canons qui sortent de la vitre arrière, le ralentissement devant le bar de l'Amitié.

Le capitaine Mokrane Méguelati a conscience de faire une jolie cible, seul à être debout dans cette dévastation.

Ça tire déjà.

Le capitaine Mokrane Méguelati est persuadé que la rafale va le couper en deux. Étrangement, les balles le ratent, sauf une qui emporte son smartphone. Le capitaine Mokrane Méguelati rampe, flingue en main, jusqu'au fond du bar, voit les chiottes, entre, pousse le verrou.

Une autre rafale secoue la porte. Éclats de bois. La lucarne pour sortir. Le saut impeccable. La course dans les rues de la colline Saint-François. Ils vont bien finir par le lâcher, ces *schbebs*. Second gros mot en une seule soirée. Le capitaine Mokrane Méguelati explose ses records depuis l'adolescence.

Le capitaine Mokrane Méguelati, soufflant en pogne et souffle régulier du marathonien qu'il est, jette des coups d'œil derrière lui. Que foutent les collègues ? Une fusillade à la kalach, même aux 800, contrairement à ce que disent les intellectuels néo-réactionnaires, ce n'est tout de même pas tous les jours.